

## I

C'est une maison ancienne, probablement bâtie dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Posée au bord de la Seine, dont la séparent un chemin de halage, une grille et un jardin coupé par une allée, elle dresse sa longue façade blanche, haute d'un unique étage, au pied de coteaux verdoyants, sur les versants desquels alternent prairies et bosquets. Un tulipier en fleur, planté dans la pelouse, en occulte quelques fenêtres. Légèrement en saillie, deux ailes la flanquent de part et d'autre, chacune surmontée d'un toit pointu. Entre ceux-ci, brisant le pan d'ardoises des combles, d'où s'élancent deux chiens-assis, s'élève un large fronton, orné d'un bas-relief représentant Héraclès soutenant la voûte céleste, dont Athéna, dans son dos, l'aide à supporter le poids de la paume d'une main ; face à lui, rapportant les trois pommes d'or du jardin des Hespérides, se tient Atlas.

À droite de la demeure s'étend un petit verger, à demi dissimulé par un bosquet de peupliers, massés sur l'herbe grasse de la berge, que des coquelicots parsèment. À sa gauche, sous une terrasse bordée d'ifs, d'où part un étroit sentier menant à un petit rond-point occupé par un banc

circulaire et une statue de Mercure, s'étire une avenue de tilleuls, au milieu de laquelle a été traînée une table.

Quatre personnes y sont assises : une vieille dame, tout de noir vêtue, un homme maigre et barbu, proche de la quarantaine, en bras de chemise, ainsi qu'une femme plus jeune et une enfant d'une dizaine d'années, toutes les deux en robe blanche. Sous la table est couché un épagneul à robe tachetée de gris et de noir. Un cinquième personnage se tient debout, plus loin, tournant le dos aux autres, face à un mur couvert de lierre et de chèvrefeuille.

— Gustave<sup>1</sup>, tu pourrais quand même aller te soulager ailleurs ! lui lance l'homme à la barbe en pivotant sur sa chaise.

— C'est bon ! Je ne vous pisse pas dessus, non plus...

Après s'être rajusté, l'individu regagne la table. C'est un grand gaillard aux épaules larges, au poitrail épais, au ventre un peu lourd. Il porte une chemise talismanique ottomane à manches courtes, faite d'un assemblage de bandes, de carrés et de médaillons diversement colorés où ondoient des inscriptions arabes, un sarouel serré aux chevilles et une paire de babouches. Autour de son cou est nouée une cravate de soie jaune, rayée de fils d'or et d'argent, qui oscille à chaque pas.

— À force de pisser dans les dunes, j'ai perdu l'habitude des lieux, dit-il en se rasseyant. Au lazaret de Beyrouth, je pissais même par les fenêtres !

— Gustave ! soupire la vieille dame avec un air de désapprobation.

Quoiqu'il n'ait pas encore trente ans, ses cheveux s'éclaircissent au sommet de son crâne, de part et d'autre

---

1. On trouvera en fin de volume la liste des principaux personnages.

duquel coulent jusqu'aux épaules de longues mèches blondes, un peu filasse, presque roussies par endroits. Tout aussi prématurément, sa face s'est empâtée, dont le menton commence insensiblement à se dédoubler sous de bonnes grosses joues, sur les contreforts desquelles vient mordre l'arche avachie d'une épaisse moustache.

— Pour en finir avec toute cette histoire, reprend-il, je n'ai qu'un seul regret : ne pas avoir visité la Perse. Mais le pays était à feu et à sang. Et puis, si nous avons passé l'Euphrate, j'en connais une qui aurait passé le Styx... Hein, ma vieille ?

— Écoute, Gustave, je pense que tu as vu suffisamment de pays, non ?

— ... et dépensé suffisamment d'argent, ajoute l'autre homme.

— Eh ! réplique Gustave, comme dit Montaigne : « *Les voyages ne me blessent que par la dépense, qui est grande et outre mes forces...* »

— Les forces de ta famille, tu veux dire !

— Achille, s'il te plaît ! le coupe la vieille femme.

— Tu sais que maman a dû vendre sa voiture ? insiste ce dernier.

— Allez, n'en parlons plus ! brise-t-elle.

Elle porte alors son regard sur l'horizon ; le ciel est couvert au-dessus de Rouen, fait-elle remarquer – le temps va tourner, il fera orage ce soir. Achille soutient pour sa part qu'il restera au beau fixe, car le vent vient de l'ouest. La femme à son côté est d'un tout autre avis :

— Mon pauvre chéri, dit-elle, tu lis mieux dans les organes que dans les nuages. Ta mère a raison : ça va se couvrir... En revanche, il ne pleuvra pas.

Gustave reste muet quant à lui. Ses doigts jouent distraitemment avec quelques miettes de pain, dispersées sur la

nappe. Par les trouées des frondaisons, le soleil jette sur le tissu blanc des taches lumineuses et tremblantes, qu'accrochent çà et là le cristal d'un verre, l'argent d'une cuiller ou la porcelaine d'une tasse ; une guêpe tournoie dans un fond de cidre ; les tilleuls bourdonnent au-dessus des têtes ; au loin, la brise fait bruire les peupliers.

— Ça y est, nous y sommes, ma petite dame ! lance soudain une voix, venue du fleuve. C'est celle-ci, la maison des Flaubert.

La vieille femme dirige son regard vers le chemin de halage, en contrebas duquel un ponton de bois s'avance au-dessus de l'eau.

— Tiens, on dirait que nous avons de la visite, dit-elle.

Gustave lève la tête. Devant la maison vient d'accoster une barque, que deux personnes occupent : le batelier aux rames et une dame à la proue, vêtue d'une robe bleue ; une ombrelle couleur de lilas lui dissimule la tête.

— Qui cela peut-il être ? demande la vieille femme.

S'étant hissé sur le ponton, le batelier tend une main à sa passagère, qui s'en saisit après avoir replié son ombrelle.

— Merde ! laisse échapper Gustave.

— Tu la connais ?

— Malheureusement !

— Qui est-ce ?

— Une folle.

— Une folle de toi ? s'amuse Achille.

— De moi et de bien d'autres...

La femme traverse maintenant le chemin de halage, son ombrelle fermée et un paquet de bonbons dans une main, serrant de l'autre contre sa poitrine une liasse de papiers pressée dans un portefeuille de maroquin rouge. Elle agite ensuite la clochette du portail, où se présente aussitôt une

domestique chaussée de grosses galoches de bois, à laquelle elle tend une lettre.

Madame Flaubert plisse les yeux tout en tendant le cou. Il lui semble l'avoir déjà vue.

— Je ne l'aurais pas croisée avec toi à Paris, il y a quelques années ? demande-t-elle à Gustave.

— C'est possible...

— Ce ne serait pas ta poétesse, par hasard ?... Comment s'appelait-elle, déjà ?

— Louise.

— Louise Colet, c'est ça. Je croyais pourtant que vous ne vous fréquentiez plus ?

Son fils le lui confirme. Il ne l'a pas revue depuis quatre ou cinq ans.

Après avoir laissé la dame en bleu à la grille, la domestique contourne la maison, pour s'engager dans l'avenue de tilleuls. C'est une petite femme à l'âge indécis, entre la quarantaine et la cinquantaine, dont les yeux vifs se terrent dans les plissures d'un visage émacié, entouré d'un béguin sans bordure. Elle agite l'enveloppe devant elle.

— C'est pour Monsieur, dit-elle. Il y a une dame à la grille qui désire le voir.

— Dis à cette dame que je ne veux pas lire sa lettre et que je ne veux pas la recevoir, lui retourne Gustave d'un ton sec.

— Voyons, Gustave, cela ne se fait pas d'éconduire les gens comme ça ! s'insurge sa mère. Offre-lui au moins un rafraîchissement...

Elle lève les yeux vers la domestique.

— Julie, va dire à cette dame de venir se joindre à nous !

Gustave laisse échapper un long soupir et repousse sa chaise avec irritation.

— Laisse, Julie, je m'en charge.

Il quitte la table, puis traverse la pelouse à grandes enjambées.

— Vous n'avez pas reçu ma lettre ? lance-t-il avant même d'avoir atteint la grille. Je crois avoir été clair, non ? Je vous ai dit de ne plus chercher à me revoir !

Louise le regarde avec des yeux interdits. Ses phalanges se crispent sur le maroquin rouge.

— Que me voulez-vous à la fin ? s'irrite Gustave en se campant devant elle.

Elle se mordille la lèvre inférieure. Ses paupières papillotent un instant.

— Il faut que je vous parle, répond-elle avec gravité.

— Je n'ai pas le temps de vous écouter. Je suis à table avec ma famille.

— Vous me détestez donc tant que ça ?

— Je ne vous déteste pas. Je ne veux simplement plus vous voir.

— C'est pour cela que vous n'êtes pas venu me faire vos adieux avant de partir en Orient ?

— Enfin quoi, madame ! Nous avons rompu depuis plus d'un an !

— Il n'empêche. Qu'on puisse oublier si vite les gens qu'on a aimés, je n'ai jamais pu le comprendre.

Un petit rire secoue Gustave.

— Madame, je vous ai connue moins exigeante sous le rapport de la mémoire. Il me souvient notamment d'un certain Polonais dans les bras duquel vous n'avez guère dû songer à moi.

— Je vous en prie, ne soyez pas désobligeant.

— Simple rappel des faits... À ce propos, ajoute-t-il sur un ton sardonique, qu'est devenu le fruit des œuvres de ce brave garçon ?

Les yeux de Louise s'emplissent soudain de larmes, qu'elle s'efforce de retenir ; leurs iris tremblotent, dont la membrane bleutée se trouble ; et sur ses longs cils noirs, luisants, ployant d'humidité, se forment quelques gouttes argentées.

— Il est... Il n'a vécu que quelques mois.

— Je suis désolé... Je ne voulais pas... Toutes mes condoléances.

Ils se taisent quelques instants. Louise tente d'extraire quelque chose d'une poche de sa robe, mais le maroquin rouge l'embarrasse – elle manque de le laisser choir.

— Donnez-le-moi, dit Gustave.

Elle s'exécute, puis sort un mouchoir de sa poche et s'en tamponne le coin des yeux.

— Gustave, je ne suis pas venue pour que nous remuions le passé, reprend-elle d'une voix étranglée. J'ai à vous parler.

Tandis qu'elle s'essuie le nez, Gustave agite la tête de droite à gauche.

— Je vous le répète : je n'ai pas le temps.

Il lui tend brusquement le maroquin, qu'elle reprend après avoir replacé avec précipitation le mouchoir dans sa poche.

— Je vous supplie de m'écouter, poursuit-elle. Après quoi, je vous promets de ne plus jamais vous importuner.

Il laisse échapper un soupir d'agacement.

— Ce ne sera pas long, insiste-t-elle.

Il soupire de nouveau, plus longuement, plus ostensiblement.

— Bon, je vous rejoindrai ce soir à Rouen, après le dîner. À huit heures, je serai à l'hôtel d'Angleterre.

— Je vous remercie.

Il opine brièvement du chef, puis lui tourne le dos pour regagner la propriété.

— Attendez !

Louise passe le portail en lui tendant le paquet de bonbons qu'elle avait à la main – c'est pour sa petite nièce. Gustave considère le paquet durant quelques secondes, avant de s'en saisir. Puis il reprend sa marche, tandis que Louise rejoint le batelier, allongé dans sa barque.

— Déjà de retour, ma petite dame ? s'exclame l'homme en se redressant péniblement.

À peine Gustave s'est-il rassis à table qu'un gloussement se fait entendre. Les têtes se tournent vers la maison. Dans l'embrasure de la porte-fenêtre ouvrant sur l'avenue de tilleuls se tient une enfant de cinq ou six ans. Une manière de châle à franges, en toile de lin, brodé de fils de soie, est enroulé autour de ses hanches. Son torse est nu, à l'instar de ses pieds.

— Spectacle ! déclare-t-elle en commençant à se tremousser tout en psalmodiant une mélodie vaguement orientale.

Les adultes l'observent un moment, d'un regard d'abord amusé, puis peu à peu réprobateur.

— Mais qu'est-ce que tu fais donc ? finit par lui demander madame Flaubert d'un ton rabat-joie, les sourcils froncés.

— Ben, je fais la danse du ventre, pardi !

— C'est toi, Gustave, qui lui apprends ces obscénités ? s'inquiète la vieille femme en se tournant vers son fils.

— « Obscénités », ma chère mère, le mot est un peu fort. C'est un peu le menuet d'Égypte. Figure-toi que des dames très bien donnent ce genre de spectacle au Caire.

— Certes, mais enfin, dois-je te rappeler que la Normandie n'est pas l'Orient ?

— Rassure-toi : la fille de ma chère sœur deviendra une femme très pieuse. Son oncle prend bien soin de lui inculquer les plus honnêtes principes.

L'enfant s'approche de Gustave tout en continuant à danser. Parvenue devant lui, elle s'immobilise et caresse son châle.

— Dis, Gustave, tu pourras me donner des autres choses ?

— Je te le promets, ma chère Lilin. J'ai encore pour toi une belle ceinture de perles. Quand, Maxime et moi, nous aurons fini de déballer nos caisses, je te l'offrirai.

Madame Flaubert lui lance un regard courroucé.

— Tout de même, Gustave, tu ne vas pas attifer cette enfant comme une...

— Tu as tort de t'offusquer. C'est un très bel objet... qui vient de Nubie. Une sorte de chapelet que les femmes se mettent autour des reins.

Madame Flaubert hausse les épaules avec un air accablé.

— À ce propos, demande Achille, comment va ce bon Maxime ?

— Il s'agite. Il veut se faire un nom. Il est en train de ressusciter la *Revue de Paris*... avec Théophile Gautier... lui-même.

— Tu pourrais peut-être prendre exemple sur lui et te trouver toi aussi une petite place, suggère madame Flaubert.

Gustave se renverse sur sa chaise en écartant les bras.

— Ah non ! Tu ne vas pas recommencer avec ta « petite place » ! Décidément, c'est ton sujet de prédilection. Tu m'en rebattais déjà les oreilles quand j'étais en Égypte.

Il se tourne vers son frère.

— J'étais devant le Sphinx, j'ouvre sa lettre : « petite place ». Sur le Nil, qu'est-ce que je lis ? « Petite place ». Devant la mer Rouge ? « Petite place » !

— Mais cela ne t'empêcherait pas d'écrire ! se défend sa mère.

— Si, précisément ! Quand on fait une chose, il faut la faire en entier et la faire bien. Je n'ai pas envie d'une de ces existences bâtardes où l'on travaille toute la journée et où l'on fait des vers le soir, après le dîner, en digérant sa soupe et en se curant les dents. C'est d'un pathétique !

La vieille femme baisse les yeux. C'est pourtant ce que fait son ami Bouilhet, objecte-t-elle en ôtant d'une chique-naude une cyme de tilleul, tombée sur sa manche. Et, qu'elle sache, cela n'a pas l'air de l'entraver.

— Bouilhet n'a pas un sou. Il est obligé de travailler.

— Maman n'a peut-être pas tort, avance Achille.

— Tu ne vas pas t'y mettre, toi aussi ! s'emporte Gustave. Vous m'emmerdez, tous les deux ! Et d'abord pourquoi prendrais-je une place ? Je vous le demande ! Pour l'argent ? Est-ce que j'en ai besoin ? Pour m'occuper ? Est-ce que vous m'avez déjà vu ne rien faire ?

— Mais la littérature n'est pas une carrière, lui oppose Achille en se penchant au-dessus de la table. Elle ne mène à aucune position. Certes, elle n'est pas mauvaise en soi — comme disait notre pauvre père, cela vaut mieux que d'aller au café ou de perdre son argent au jeu... Mais enfin...

Gustave bondit sur ses pieds.

— Non, là, c'en est trop ! Devant tant de philistinisme, permettez que je me retire.

— Gustave ! Achille ne voulait pas vous froisser, s'interpose l'épouse de ce dernier.

— Il y est parvenu.

Il traverse le jardin puis le chemin de halage d'un pas vif et saute dans une barque, où le rejoint aussitôt l'épaigneul. Sa mère trotte après lui, suivie de toute la famille.

— Gustave ! Je t'interdis de monter dans cette barque ! s'écrie la vieille dame.

— Merde ! lui répond-il en empoignant les rames.

— Gustave ! Gustave ! poursuit-elle tandis qu'il s'écarte du rivage. Le docteur Cloquet t'a prescrit un repos absolu ! Elle agrippe le bras de son fils aîné.

— Achille, toi qui es médecin, dis-le-lui ! Fais quelque chose !

— Laisse-le, après tout.

— Mais tu as vu son état ? Il est capable de nous faire encore une attaque de nerfs !

— Mais non, ça va le calmer au contraire.

Ils regardent tous les deux Gustave s'éloigner sur le fleuve. Tout en ramant avec rage, il imite trois ou quatre fois à leur adresse l'aboïement d'un chien, auquel répond chaque fois, comme en écho, ceux de l'épagneul, qui tourne dans la barque en agitant la queue.

— Oh, mon pauvre Achille, se lamente madame Flaubert, tu n'imagines pas combien ses manières ont changé depuis son retour. Il est devenu susceptible, irascible, brutal. Déjà en Italie, quand je suis allée le retrouver, il était comme ça, toujours à fulminer contre la terre entière. Je l'ai vu gifler un douanier à Venise.

— Un douanier ? s'exclame l'épouse d'Achille.

— Oui, vous m'avez bien entendue : un douanier ! On ne peut plus rien lui dire sans qu'il se mette en rogne. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait là-bas, en Égypte. Le soleil a dû lui taper sur le crâne.

Elle apostrophe son fils aîné. Ils lui avaient pourtant assuré, lui et le docteur Cloquet, que ce voyage serait bon pour sa santé : le climat chaud devait soigner ses nerfs. Sornettes, oui !

— On dirait au contraire que ça les lui a mis en pelote...

Dans leur dos, au milieu du chemin de halage, la petite Caroline continue à se trémousser en riant.

— Ah, veux-tu bien cesser ta danse de Saint-Guy à la fin ! s'agace madame Flaubert. Achille, occupe-toi de ta nièce !

— Lilinne, viens ici ! lance gentiment celui-ci à la petite en lui tendant une main.

Madame Flaubert se plaint ensuite en rebroussant chemin : elle est décidément trop vieille pour élever un enfant ; c'est une charge qui n'est plus de son âge ; tout cela va l'achever.

— Pourquoi donc le destin nous a-t-il enlevé sa mère ? poursuit-elle en secouant la tête. Qu'avons-nous fait pour mériter cela ?

Ils remontent l'étroite allée de graviers qui traverse la pelouse, la vieille dame soutenue par sa bru, la petite Caroline sautillant au bout du bras de son oncle. Tout là-bas derrière eux, sur la palette brouillée du fleuve, Gustave rame toujours. Bientôt la barque se fond dans le reflet vert foncé des arbres de la rive opposée, que trouble le courant.